

SÉRIE D'ENTREVUES: LES VISAGES DE L'ECQ

Entretien avec Andrée Josée Milot

École de cirque de Québec / CKRL

28 novembre 2025

Françoise Boudreault - Andrée Josée Milot est chargée de projet et coordonnatrice de production à l'École de cirque de Québec et sa carrière pourrait devenir la trame d'un roman. Andrée Josée n'est pas une artiste, mais bien une artisane de cirque émérite de longue date. Elle œuvre en gestion, en logistique, et excelle en « toutes autres tâches connexes ». Née à Drummondville, grandie à Québec, elle assure de 1980 à 1984 le soutien administratif et logistique de la Fanfaronie, une fanfare dont faisait partie René Dupéré, bien avant qu'il compose les musiques signatures des premiers spectacles du Cirque du Soleil. En 1979, Andrée Jo part une année en France avec un héritage de sa grand-mère : 500 \$.

Elle est manœuvre au Cirque Bidon qui, encore aujourd'hui se déplace avec des roulottes tirées par des chevaux, et elle tourne avec le Cirque Gulliver qui opère sous chapiteau. Elle a conduit des camions, fait de la régie, de l'affichage et toutes autres tâches connexes. Après avoir agi comme régisseuse et adjointe à la direction artistique en tournée avec le Cirque du Soleil, elle devient, entre autres fonctions, adjointe à la direction administrative et artistique et chargée de projets aux côtés de Guy Caron pendant les débuts de l'École nationale de cirque de Montréal. Elle travaille par la suite comme chargée de mission, coordonnatrice de pré-production et régisseuse au Centre National des Arts du Cirque, le CNAC, à Châlons-en-Champagne. Elle œuvre également comme adjointe administrative, directrice de tournées, chargée ou directrice de production, entre autres, pour diverses compagnies innovatrices à l'époque : le Cirque du trottoir, les Nouveaux Nés, le Cirque Baroque, le Festival CIRCA, le cirque Archaos, Nickel Chrome.

En 2004, elle revient s'établir dans la capitale nationale, où elle coordonne les productions de l'Aubergine avec Paul Vachon. Sollicitée par Yves Neveu, alors directeur général, elle réalise divers mandats pour l'École de cirque de Québec. Elle y est salariée depuis 2008 en tant que chargée de projets et coordonnatrice de production, notamment pour les Jours de cirque, sous chapiteau au domaine de Maizerets en 2008, et pour Mats et Cordages, en 2017. Andrée Jo a été formatrice en gestion carrière de 2010 à 2015 et directrice de production pour le Théâtre À Tempo de 2018 à 2022.

Elle est aussi membre du CA de L'Aubergine depuis 2013 et fait partie du comité aviseur du festival Réverbère de Québec depuis la première édition. Et ce n'est là qu'une fraction des accomplissements et réalisations d'Andrée Jo Milot qu'on pourrait appeler une travailleuse de l'ombre, une lumineuse travailleuse de l'ombre, une femme de cirque qui a beaucoup réalisé et éclairé de ses lumières.

Une anarchie un peu folle qui rend tout possible.

Quel est ton souvenir de cirque le plus marquant ?

Andrée Josée Milot - J'ai surtout connu le cirque lors de mon premier voyage en Europe. J'étais allée au Cirque Bidon avec un Australien pour assister à une fête qui soulignait la naissance d'un enfant. Quand on est arrivés, il y avait des chevaux, des roulottes en bois et un méchoui qui pendait à un arbre pour faisander en attendant le grill. À ce moment-là, j'ai

rencontré celui que tout le monde a connu sous le nom de Pierrot Bidon¹, que j'ai continué à revoir tout au long de ma carrière, jusqu'à son décès.

FB – Que voyait-on dans un spectacle au Cirque Bidon ?

AJM - Le Cirque Bidon jouait sous le plus grand chapiteau de l'univers : la voie lactée. Le spectacle en plein air comportait deux mâts et des petits gradins pour un cirque à la fois traditionnel et non traditionnel, avec beaucoup d'absurde et d'absurdités. Il y avait quelques performances physiques, mais c'était plutôt jovial comme ambiance. Ce cirque existe toujours et dans la série En marge du monde, animée par Samian sur TV5, l'épisode 4 de la première saison lui est consacré. Sur la première image, on voit la première roulotte et un monsieur aux longs cheveux blancs avec une grande barbe blanche. C'est François qui était déjà là en 1979, quand je les ai rencontrés.

FB - Tu es revenue au Québec en 2004, après un périple européen, et tu as travaillé avec l'Aubergine.

AJM - Quand je me suis séparée, j'avais un poste permanent en France et je me demandais si j'allais rester là-bas. J'ai contacté quelques personnes au Québec, dont Paul Vachon que je connaissais depuis toujours, et il m'a convaincue de revenir à Québec plutôt qu'à Montréal ou ailleurs au pays. Certes, il y avait moins de travail, mais il y avait aussi moins de gens pour le faire. Pendant les premières années, j'ai fait beaucoup de contrats à la pige pour lui et il a créé Remparts Clownesques, un festival de clowns qui a eu une seule édition mais qui a été marquant parce qu'on a réussi à faire venir des Européens. Des gens d'un peu partout ont participé et il y a eu des rencontres très chaleureuses et des discussions sur l'art clownesque en marge du cirque, on parlait de cirque aussi. Dommage qu'il n'y ait pas eu de suite ; mais peut-être qu'il y en aura quelques années après avec l'Aubergine qui fête ses 51 ans et quart cette année.

FB - L'Aubergine, rappelons-le, est la plus ancienne compagnie de cirque encore active au Québec avec son théâtre clownesque.

AJM - Exactement, et elle a fêté cet anniversaire pendant le festival Réverbère. L'Aubergine a ressorti des costumes des différentes productions de théâtre et de rue pour faire une grande parade sans véhicules, avec des humains et des clowns. Un moment marquant de l'édition 2025 de Réverbère.

FB – Tu as commencé à l'École de cirque de Québec avec des mandats à la pige. Avant, tu avais travaillé avec Guy Caron – autour de 1981 – à la structuration de l'École nationale de cirque de Montréal et au Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, le CNAC, où tu avais un emploi avec plusieurs fonctions similaires.

AJM - À une époque, Guy Caron dirigeait les deux écoles et faisait la navette entre Montréal et Châlons-en-Champagne. Comme j'étais son bras droit, j'ai fait la navette moi aussi ; j'assurais le suivi du beurre de pinottes pour ses petits déjeuners.

Je connaissais Yves Neveu depuis 1990 à cause d'un ami à moi qui logeait chez lui quand Nouvelle Expérience du Cirque du Soleil a été créé. On s'est revus souvent après. Quand je suis revenue, j'ai constaté qu'il était ici à Québec et nos retrouvailles ont été productives.

¹ Pierric Pillot (1954-2010), alias Pierrot Bidon, est cofondateur du [Cirque Archaos](#), l'un des rares cirque punk de son époque. La compagnie a initié en 2012 Archaos Pôle National Cirque à Marseille, dont elle gère les activités parmi lesquelles la Biennale internationale des arts du cirque (BIAC).

FB - Tu assurais la régie pour les Cabarets de Noël et tu travaillais aussi en administration. Quelles sont les ressemblances et les différences entre la structuration du CNAC, de l'École nationale de cirque de Montréal et de l'École de cirque de Québec ?

AJM - J'ai connu les trois institutions dans des périodes où il y avait une certaine anarchie, une certaine folie. Lors de la création de ces lieux, on voulait faire de la formation en cirque qui différait complètement du cirque traditionnel où ça se fait en famille. Plusieurs personnes ont eu ce rêve à une même époque pour inclure des gens qui ne venaient pas du milieu circassien et leur permettre de faire une carrière comme en danse, en théâtre ou en musique. J'ai connu ces institutions quand régnait une anarchie un peu folle qui rend tout possible. On voulait structurer les choses pour donner un avenir aux artistes afin qu'ils aient une formation reconnue leur permettant de passer à autre chose s'ils se blessent ou s'ils changent d'orientation. Pour l'École nationale et l'École à Québec, cette structuration visait l'approbation du programme par les gouvernements afin que les étudiants bénéficient du soutien de prêts et bourses en même temps que de la reconnaissance de leur diplôme.

Donc on a structuré, structuré. Je constate que dans les trois établissements, la structuration et les technocraties dans nos différents pays forcent les formations et les élèves à entrer dans des cases. Ce qui est aberrant pour le cirque puisque l'origine du cirque est une piste de 13 mètres pour permettre aux chevaux de galoper et c'est rond. On nous demande de faire entrer tout ça dans des petites cases carrées, de normer. Dans ces trois écoles, une espèce de folie va peut-être revenir, resurgir. On assistera peut-être à une nouvelle étape pour arriver à convaincre les technocrates et les donneurs de subventions de faire une place à la folie. Il faut une certaine folie pour faire du cirque : aucun être normal ne jonglerait huit heures par jour ou ferait du trapèze ou des saltos toute la journée.

FB - Philippe Goudard a écrit un livre sur la médecine du cirque où il s'intéresse à l'anatomie, à la morphologie et à la physiologie des artistes de cirque. Tu penses qu'il y aurait matière à faire une étude sur les aspects psychologiques.

AJM - C'est mon rêve que quelqu'un au doctorat étudie les caractéristiques reliées à chaque discipline de cirque. Par exemple, un jongleur doit être obsessionnel-compulsif, sinon il va échapper. Donc il faut qu'il soit obsessionnel-compulsif pour répéter jusqu'à ce qu'il arrive à bien jongler avec ses trois, cinq ou sept balles. Et je suis certaine qu'il y a des caractéristiques comme ça pour toutes les disciplines de cirque.

La seule école publique de formation supérieure en cirque en Amérique du Nord

FB - Comment élabore-t-on un programme pour des élèves en cirque ? Les programmes auxquels tu as travaillé visent l'obtention d'un diplôme d'études collégiales, un DEC. Quels cours s'ajoutent à la formation en cirque ?

AJM - Quand les programmes ont commencé à être écrits, on a fait la nomenclature de toutes les qualités désirées et appréciées chez un artiste de cirque : sa grâce, sa présence, son jeu, ses aptitudes physiques et ses capacités dans une discipline où il serait spécialisé. Il y a des artistes spécialisés et des généralistes. Le cirque contemporain fait une grande place aux généralistes puisqu'on ne demande pas à l'artiste de faire seulement son numéro et le salut final. Il y a donc souvent place pour la création d'un scénario ou d'une ligne rouge qui demande aux interprètes d'être présents dans les numéros d'autres artistes ou d'intervenir à différents moments. Par exemple, dans Nouvelle Expérience, le Cirque du Soleil n'avait pas réussi à avoir un moteur pour faire monter et descendre le Russe qui faisait le numéro de sangles aériennes. Donc, des porteurs, des hommes de la troupe tiraient cet acrobate à vue. C'était magnifique parce que quatre ou cinq messieurs habillés

en anges avaient une présence en plus d'exécuter une action très mécanique ; ils n'étaient pas en habit de travail et étaient inclus dans le spectacle. Ce tournant dans le cirque a structuré un programme.

Les élèves du DEC font français, philo et même éducation physique dont ils ne sont pas exemptés malgré qu'ils fassent 30 heures de cirque par semaine. C'était ça au départ. Quand on écrivait le programme avec Guy Caron, il voulait que la danse soit abordée de façon générale : si une année, il voulait faire du cha cha, c'était cha cha cha. Comme il était directeur artistique au Cirque du Soleil en même temps, il voulait que les cours soient très ouverts. Ça s'est figé en cours de route pour l'approbation, parce que la première version du programme déposée n'a pas été accréditée. Plusieurs années après, Jan Rok Achard a réussi à faire accepter le programme et tout est devenu plus normé, selon les structures existantes au ministère de l'éducation.

FB – À l'École de cirque de Québec, il y a un DEC et un autre diplôme pour les étudiants étrangers...

AJM - ...qui est en suspens. Pour le moment un diplôme d'établissement sera éventuellement sanctionné par une attestation d'études collégiales (AEC), comme dans une école privée. À part français, philo et éducation physique, ce programme suit le même cheminement que le DEC au Québec ; en France, c'est autre chose, mais ça se ressemble.

FB – Au moment où tu deviens salariée à l'École de cirque de Québec, en 2008, le programme pour le DEC n'existe pas encore, mais ça débloque en 2010 et par la suite, il y a des diplômés.

AJM - La différence entre Montréal et Québec, c'est que Montréal est une école privée. En s'affiliant avec le Cégep de Limoilou, Québec est devenue la seule école publique en Amérique du Nord qui donne une formation supérieure en cirque à la suite de la formation cirque-études au niveau secondaire. Il y a une continuité de pensée dans le fait de laisser les étudiants dans leur milieu pendant leur formation, en cas d'arrêt en cours de route. Cela permet une pratique du cirque dans des bonnes conditions, pas le soir et les fins de semaine, c'est intégré à l'horaire d'un jeune pour lui permettre de réussir à la fois ses études et son cirque.

FB - Parmi les différents mandats que tu as eus à l'École, les Jours de cirque sont devenus une véritable institution. Comment se sont déployés les premiers Jours de cirque en 2008 ?

AJM - Depuis 2001, ça s'appelait les Journées de la vie et du cirque et je n'y étais pas, c'était les balbutiements. La première année où on a donné le nom de Jours du cirque, la ville nous avait mandatés pour faire un événement grandiose dans la cité de Limoilou pendant un anniversaire relié aux voiliers. On a investi le domaine de Maizerets et la personne venue monter le chapiteau qu'on avait loué était un ancien chef monteur du Cirque du Soleil. On se retrouve souvent entre gens du cirque et parfois on se reproduit entre nous.

L'École de cirque de Québec offre des cours en loisirs, travaille avec des clientèles spécialisées, donne de la formation de haut niveau et faisait aussi de la diffusion. Jours de cirque et les Cabarets de Noël participaient à cette diffusion qui n'existe plus depuis 2021. Ces événements faisaient la promotion d'artistes de la ville de Québec qui avaient l'occasion de se produire avec leur équipe de création. Ils testaient devant public si tout allait bien avant de partir en tournée. Le public a assisté à plusieurs avant-premières mondiales. On faisait confiance aux gens qu'on connaissait et à leur processus de création. Plusieurs d'entre eux venaient de l'école, on les côtoyait, on les voyait répéter, on

connaissait leur projet ; on les programmait et on les payait pour faire partie de Jours de cirque. Et puis on a évidemment engagé d'autres professionnels ou des gens qui avaient déjà des spectacles, mais on a favorisé des avant-premières pour permettre de lancer sur la route des spectacles ayant eu un petit rodage. Dans les premières années où j'étais à l'École ça n'existait pas, c'était une autre étape. Pendant cette période un peu anarchique dont je parlais, les professeurs à l'École étaient souvent des artistes qui pratiquaient encore. Comme le programme n'était pas encore normé, ils faisaient des contrats, revenaient, et on ajustait les horaires. Cela n'existe plus maintenant, il y a une fidélisation des professeurs qui suivent le programme parce que tout est normé ; on revient à nos petits carrés, nos cases.

Souvent, les artistes qui présentaient leurs créations à Jours de cirque étaient aussi des professeurs et s'entraînaient à l'école. C'était une famille et cela amenait une qualité : les étudiants de l'École vivaient avec la réalité et l'expérience d'artistes autonomes qui partent avec leur matériel. Le matériel est livré : emballe, déballe, ah... il y a un bris... Ils voyaient pendant l'heure du dîner leur professeur négocier un contrat. C'était une sorte de formation complémentaire, informelle, qui contribuait à l'atmosphère dans l'École. Maintenant on est dans quelque chose de plus carré et normé malgré qu'il y ait encore beaucoup de professionnels qui s'entraînent à l'école tous les soirs de la semaine, de 18 h à 21 h.

On a établi Jours de cirque comme le premier petit festival à Québec, dans le centre-ville de Limoilou. Le Festival d'été de Québec avait été reconnu mondialement pour les arts de la rue, mais il a tranquillement cessé d'embaucher des artistes de rue et la place de la famille a été délaissée. En présentant des spectacles qui plaisent à tout le monde et qui sont accessibles, des présentations en plein air, sans prix d'entrée et où il n'y a pas de langue ou très peu, on prenait le relais. Les gens de tous les âges, les enfants, les immigrants, les gens défavorisés partageaient un moment de magie dans une proximité. Il ne s'agit pas de spectacles avec 60 000 spectateurs. Dans cette proximité, on voit les efforts des artistes parce qu'il y a souvent de l'acrobatie. Pendant la pandémie, on a même réalisé avec des artistes un parcours où il y avait dix personnes par station avec deux mètres entre elles, puis on désinfectait les chaises pour le prochain groupe. On a réussi à faire du cirque même pendant la pandémie. C'est un art accessible, pour autant que des gens le pratiquent.

On a retrouvé ça depuis les deux premières éditions de Réverbère. On constate que les gens ont un attachement aux arts de la rue : les parents amènent leurs enfants et se rappellent leur jeunesse et ces traditions, c'est un public averti.

Quelque chose d'universel où les gens s'acceptent dans toutes leurs différences et langues, se débrouillent pour communiquer et font un tout.

FB – Entre le 17 et le 30 juillet 2017, a eu un événement circassien majeur organisé en lien avec la FEDEC, la Fédération européenne des écoles de cirque. Mâts et cordages a réuni des étudiants de dix pays : Argentine, Australie, Canada, Chili, Espagne, États-Unis, Finlande, France, Israël et Suisse. Parmi les 55 candidatures reçues, 20 candidats et candidates ont été sélectionné·e·s et deux spectacles ont fait l'objet de 75 représentations pendant 13 jours dont une seule a été annulée. Le vent soufflait dans la bonne direction et la météo a été de votre côté. Quel a été ton travail en amont de Mâts et Cordages ?

AJM - La première idée, c'était que les grands voiliers se réunissaient à Québec. Dans des rencontres avec les gens responsables de la culture à la ville de Québec, Yves Neveu a fait

le lien entre le gréage qu'il y a en cirque et le gréage des voiliers et il a suggéré qu'on crée des spectacles. Pendant deux ou trois ans, on a écrit différents projets pour faire un lien entre Québec, qui se veut une plaque tournante de cirque, et la venue de ces grands voiliers, jusqu'au moment où notre proposition a été acceptée. J'ai participé à l'écriture de ces projets, on a fait des budgets, différents scénarios. Nous avons présenté des esquisses du scénographe et dans le rapport final, j'ai mis des photos en dernier, mais il y avait surtout avec des illustrations. Le projet accepté nécessitait des acrobates avec un bon calibre et s'associer avec la FEDEC nous garantissait des niveaux d'apprentissage similaires. On a constitué deux équipes d'artistes dirigées par deux metteurs en scène de Québec pour offrir des spectacles en plein air, au bord du fleuve, durant la venue de ces voiliers.

On a fait une campagne de recrutement et des jeunes ont été sélectionnés. Après, commence l'ouvrage de logistique : il faut les transporter, les loger, les accueillir, trouver des lieux de répétition parce que l'école fonctionne toujours et il n'y a pas l'espace pour répéter deux spectacles. Toute une aventure ! On était deux ou trois à organiser ça. Faire venir ces jeunes à Québec a été fantastique ! On a fait un appel à tous pour trouver des chambres libres dans des appartements, on les a logés dans des familles ou chez des étudiants. Ils ont eu une vie de quartier, ils ont fait des courses, découvert la culture d'ici.

Chez Vélo Vert, sur le boulevard Sainte-Anne, on a loué des vélos et j'ai acheté des casques. Ils partaient de Limoilou et allaient grosso modo au Vieux-Port, c'était sur le plat. Il n'y avait pas mieux : plusieurs rues étaient fermées à la circulation et ils utilisaient la piste cyclable. Ils ont eu leur vélo avec leur cadenas, leur casque. Ils pouvaient se déplacer dans la ville, la découvrir, rencontrer d'autres gens. Une expérience extraordinaire, jamais faite auparavant et je ne pense pas que ça s'est refait depuis.

Des jeunes provenant de différentes écoles ont travaillé ensemble, formé une équipe, une troupe, et raconté une histoire.

FB – Que gardes-tu comme souvenir de cet événement grandiose ?

AJM - La complicité, le mouvement ; voir ces jeunes travailler ensemble avec bonne humeur et avec tous les gens dans l'environnement de Québec. À ce moment-là, Robert Lepage était encore à la Caserne qui nous avait accueillis pour qu'on y fasse les loges. Des navettes en vélo cargo y prenaient les costumes, venaient à l'École où quelqu'un lavait les costumes qu'on ramenait ensuite aux loges. Beaucoup de gens nous ont soutenus dans ce projet un peu fou.

Ça confirme que le cirque est quelque chose d'universel où les gens s'acceptent dans toutes leurs différences et langues, se débrouillent pour communiquer et font un tout. Une fois le spectacle en route, chaque membre de la troupe est responsable de la sécurité des uns et des autres. Ça s'est fait instinctivement, donc ça signifie que c'est un trait de caractère du cirque de par le monde.

FB - Cette intime et proche collaboration entre les gens est dans l'ADN du cirque. Y a-t-il eu des répercussions de cet événement ?

AJM - Comme je ne siège pas à la FEDEC, je n'ai pas entendu parler d'un autre événement de cette ampleur. Un projet assez fou et coûteux à cause des avions, des hébergements et de ce qu'il faut. Ce n'était gratuit pas tout ! On a fabriqué des costumes, des ressources d'ici qui connaissaient le cirque ont été engagées : deux metteurs en scène, deux directeurs techniques. La directrice technique du Trident travaillait au Grand Théâtre et en sideline a fait de la direction technique pour nos projets.

Ce n'est pas évident de jouer dehors, de faire du mât chinois sur une scène en plein air. C'était impressionnant de voir les mâts des grands voiliers derrière les scènes de cirque. Le cirque est un milieu où j'ai toujours travaillé, où j'ai choisi de travailler. Ça me confirme que je ne me recyclerai pas, j'y serai jusqu'à la fin de ma carrière.

FB - Pourquoi as-tu choisi de travailler en cirque ?

AJM - Je ne me suis jamais vue comme une artiste, mais j'avais des habiletés en organisation et avec les chiffres. Quand j'étais adolescente, je travaillais pour mon père dans un bureau où j'avais appris à faire de la comptabilité et ça, beaucoup d'artistes ne veulent pas s'en occuper. Ils sont contents que quelqu'un d'autre le fasse alors je suis entrée dans ce milieu et je n'en suis pas sortie. Au début, quand j'étais proche de René Dupéré ou de Sylvie Tremblay, je travaillais davantage dans le milieu de la musique, mais tranquillement, comme la Fanfaronie est devenue en 1984 le premier groupe musical au Cirque du Soleil et que René Dupéré s'est mis à composer pour cette compagnie, je me suis consacrée au cirque de plus en plus.

FB - Tu as vu le milieu du cirque sous différentes coutures et tu as fait des allers-retours entre la France et le Québec à une certaine époque.

AJM - J'ai les deux nationalités parce que le père de mon fils est Français et on a vécu plusieurs années là-bas ; on a tous les trois la double nationalité. Quand j'ai travaillé au CNAC, maintenant une école contemporaine, c'était surtout des gens du milieu traditionnel qui enseignaient, des circassiens qui avaient arrêté de tourner. À Châlons, il y avait de la voltige équestre avec Monsieur Caroli et je prenais mes pauses café-cigarette dans le chapiteau où il y avait les cours de voltige. Nous, on disait avoir réinventé le cirque, mais je suis devenue plus humble au contact de ces gens pour qui j'éprouve un immense respect et de qui j'ai beaucoup appris. On ne réinvente pas grand-chose, surtout pas le cercle. Beaucoup des artistes sortis de la première promotion de Châlons en 1989 travaillent encore, c'est incroyable ! Le Cirque du Soleil a fait un spectacle sur Guy Lafleur en 2023 et le funambule qui a remplacé à pied levé celui qui s'était blessé, est de la première promotion de Châlons. Je l'ai connu élève à l'époque et 36 ans plus tard, il est toujours funambule à grande hauteur. Ça fait aussi partie de la formation d'apprendre à durer.

FB - La mobilité des artistes de cirque est très grande : ils se rencontrent, il se remplacent, il se côtoient partout sur la planète. L'École de cirque a fait des petits : Machine de cirque, FLIP Fabrique, le Théâtre à Tempo. Dans le sillage de Mâts et Cordages, il y eu à Québec des spectacles à grand déploiement dans des lieux comme l'Agora, la place Jean-Béliveau ou sous les échangeurs de l'autoroute dans Saint-Roch, par FLIP Fabrique et le Cirque du Soleil.

AJM - Les compagnies de Québec prennent leurs marques et leur place, elles ont leur identité propre, elles tournent, embauchent des artistes. Une belle continuité. Ici, dans le quartier Limoilou, on a déjà deux églises circassiennes : l'École et Machine de Cirque. C'est fantastique ! Quand j'étais adolescente ou jeune adulte, on partait à Montréal pour continuer à travailler. C'est fantastique aussi que musiciens, chanteurs, comédiens ou circassiens ont désormais la possibilité de rayonner en région. Oui, ça fait des petits quand on pense à Kamouraska, au Cirque de la Pointe-Sèche où les gens ont aussi une école dans une église. Il y a une autre église de cirque aux Îles-de-la-Madeleine, on va peut-être changer de religion !

FB - Même à Montréal, à Pointe-Aux-Trembles, le centre de création de La compagnie des autres est dans une ancienne église et le Monastère fait ses cabarets dans l'église du Centre St. Jax...

AJM - Il y a des problèmes de chauffage et de fréquentation des églises alors vive le cirque pour que ces bâtiments ne soient pas abandonnés et que ça garde un côté communautaire. Les premiers temps où j'étais à l'École de cirque ici, des personnes âgées venaient regarder les jeunes s'entraîner par les fenêtres de la cafétéria ; plusieurs sont décédés maintenant. Ils gardaient encore un lien, prenaient leur café, ça demeurait un lieu de rassemblement, avec des valeurs similaires, c'est-à-dire d'inclusion.

FB - Comment décrirais-tu les perspectives de développement pour l'École de cirque de Québec dans les prochaines années ?

AJM - On est confrontés à une surutilisation de nos locaux et de nos équipements. On ne peut pas connaître un essor avec des murs figés. Il y a 24 heures dans une journée et on travaille déjà sept jours par semaine, de 8 h le matin à 21 h le soir. Entre Noël et le Jour de l'an, l'École est fermée une semaine pour que les planchers soient vernis.

L'avenir appartient aux projets en cours. On a racheté l'ancien presbytère, qui avait une voie communicante avec l'église, et ça va donner des salles pour des cours théoriques et d'autres pour des petits exercices, des équilibres par exemple. Éventuellement, dans une future étape, un agrandissement est prévu du côté de la 7^e rue, parce qu'on est limités par l'espace et le temps. Je pense que c'est important pour l'école de maintenir tout le volet loisirs et clientèle spécialisée : ce sont les élèves de demain. Pour entraîner notre futur public et à la fois donner envie à des futurs artistes, il faut que les gens des loisirs voient que c'est possible d'avoir une carrière. On a un taux de placement de presque 100 % des étudiants, qui restent des années dans le métier après l'obtention de leur diplôme.

FB - D'où proviennent les élèves de l'École de cirque de Québec ?

AJM - Il y a toujours eu beaucoup d'étrangers. Pour avoir éventuellement davantage d'étudiants québécois, on désire et on essaie de soutenir des écoles préparatoires parce que tu ne peux pas accéder à un DEC en arts du cirque en n'ayant jamais fait d'acrobatie et différentes disciplines de cirque. On peut recycler des gens formés en gymnastique et leur donner une formation artistique, mais à la base, ça prend des compétences. En ballet, il faut des années d'entraînement et en musique une personne n'entrera pas au conservatoire si elle n'a jamais joué d'un instrument, c'est illusoire. Il faut aider à structurer le réseau préparatoire pour augmenter le nombre de candidatures québécoises à l'École nationale et à l'École de cirque de Québec.

Plusieurs étudiants viennent de l'étranger, beaucoup de France à cause des ententes en formation professionnelle : les Français sont considérés comme des Québécois et peuvent s'inscrire au cégep et payer les mêmes frais de scolarité, c'est accessible. Ils assument les billets d'avion et le logement, mais ils ont accès à l'assurance-maladie ; ce sont des conditions optimales. En France, il y a beaucoup d'écoles préparatoires mais une seule école de formation supérieure. Au Québec il y en a deux, donc on a plusieurs artistes provenant de France.

On a une bonne reconnaissance, notamment à cause de la notoriété du Cirque du Soleil et de différentes compagnies comme FLIP Fabrique ou Machine de cirque qui ont tourné en Europe. Au fil des années et avec la FEDEC, l'École de cirque de Québec s'est taillée une très bonne place en Europe et même en Amérique du Sud. J'ai fait visiter l'école à des Sud-Américains provenant de pays qui pratiquent encore beaucoup la religion et vont à la messe chaque dimanche. Une église abandonnée et recyclée, ils n'en revenaient pas et étaient bouche bée.

FB - Comment ces étudiants étrangers arrivent-ils à l'École ?

AJM - Ils proviennent d'Amérique du Sud, du Mexique, du Brésil, de Belgique, de Suisse et passent par tout un processus d'auditions. Une promotion se fait dans différents milieux du cirque et les auditions sont normées. Si les gens ne viennent pas ici aux auditions, ils envoient des vidéos. Le jury assiste aux auditions en présence et aussi à celles par vidéo.

FB - Et quelle est la suite, une fois qu'ils sont acceptés ?

AJM - En ce moment c'est la saga des permis et des visas. On est dans une période que je ne comprends pas, on devrait passer à un autre sujet.

FB - Ne parlons pas de ce qui fâche, comme on dit.

AJM - Le cirque est un milieu universel, on l'a prouvé avec Mâts et Cordages. Des jeunes Québécois vont étudier ailleurs, chez Cirkus Cirkör en Suède par exemple, et vont vouloir y travailler ensuite. D'autres sont même en Mongolie, ça rayonne partout, c'est normal.

FB - Revenons aux projets d'agrandissement des lieux...

AJM - Le presbytère, c'est en cours depuis plusieurs années, mais il y a la question du financement. Les pratiques circassiennes exigent des adaptations. Sans soutien de l'État, l'École n'aurait pas eu les deux phases pour la réfection et l'adaptation de l'église en lieu de pratique de cirque, ne serait-ce que pour les 15 ou 16 points d'attache au plafond sur les deux structures. L'École a gagné un prix en architecture lors de la première phase.

FB - Rappelons qu'une entrevue de cette série a été réalisée avec Bernard Serge Gagné et Pierre Guimont, de ABCP Architecture, qui ont œuvré à la conversion de l'église Saint-Esprit en école de cirque,

AJM - Cette même corporation continue à travailler avec nous sur les projets en développement. Il faut se précipiter lentement, comme j'ai appris dans le sud de la France. Il faut aussi de la ténacité : pendant huit ans, j'ai réalisé les dossiers pour une reconnaissance qu'on n'a pas eue au gouvernement fédéral. Quand il y a eu le changement de direction, on a repris ces dossiers et maintenant l'école est reconnue comme un lieu de formation supérieure au fédéral. Il faut se presser lentement. Patience et persévérance.

Dans la passation entre Yves Neveu et Tim Roberts, il y a eu une réelle continuité. Tim a été directeur pédagogique pendant une période, alors ça n'a pas été un parachutage de quelqu'un qui n'aurait pas connu le milieu, d'où vient l'école et où elle voulait aller, avec des changements comme l'arrêt du volet diffusion pour se concentrer sur la formation. La qualité de vie du personnel a guidé ces choix.

FB - Il y a tout de même les spectacles de fin d'année.

AJM - Mais il n'y a plus de diffusion pour les professionnels. J'aimais beaucoup les cabarets de Noël qui permettaient d'engager des artistes de Québec qui passaient Noël en famille et continuaient à faire un peu de sous. Ça faisait aussi connaître l'école auprès d'une clientèle corporative puisque c'était surtout des partys de bureaux qui venaient, des groupes de différentes compagnies. Ça a contribué à la notoriété de l'école at large.

FB - Quels souvenirs gardes-tu des années passées à l'École de cirque.

AJM - Beaucoup de fous rires. Beaucoup de moments cocasses où on fait avec pour que le spectacle continue : the show must go on. Envers et contre tout, on continue, surtout dans les productions, et parfois il se passe des événements cocasses.

J'ai vécu un moment marquant la première fois que j'ai assisté aux spectacles de loisirs. J'avais un fils de huit ans à l'époque et je voyais les plus petits, quatre ans, qui faisaient le

spectacle avec leurs parents habillés en noir. J'avais les larmes aux yeux, ça me touchait que le parent s'implique. Parce que tu apprécies être avec ton enfant, tu fais une heure de cirque avec lui, ça crée un lien. Mon fils a un père qui travaille en cirque, tout le temps en tournée, il n'aurait pas pu vivre ça. Je trouvais ce lien fantastique. Aussi, voir les petits enfants de gens que je connaissais en Gaspésie venir chez un grand-parent à Québec pour faire le camp d'été. D'ailleurs, une de ces jeunes filles travaille maintenant à l'École. Une belle continuité et de la magie. C'est un virus agréable.

FB – Parmi les projets de développement pour l'École de cirque, l'un d'eux te tient à cœur.

AJM - Para Cirque est un projet à long terme qui vise à développer le cirque en loisirs autant que professionnel pour des personnes en situation de handicap. Je ne sais pas à quelle vitesse on va pouvoir avancer. Je l'ai en tête, c'est mon chant du cygne. On est plusieurs à l'école qui tenons à ce projet à long terme dont certaines petites étapes ont déjà été franchies, mais qui va aussi demander des adaptations physiques pour accueillir des gens. Cela implique beaucoup de choses mais ça se fait ailleurs et je crois que l'inclusion est un sujet à l'ordre du jour en ce moment.

FB - Que souhaites-tu pour le futur de l'École de cirque?

AJM - Continuer. Que ces projets à long terme, réfection du presbytère et agrandissement, voient le jour parce que l'École mérite ces lieux pour rayonner pleinement, pratiquer adéquatement toutes les disciplines et accueillir un plus grand nombre de personnes. Je pense que les gens qui font du cirque ne pourraient pas faire autre chose. C'est un virus, un virus agréable.